



Charles Maurras

Romantisme et révolution

Reprise des trois textes de préface de Romantisme et révolution :

“L’origine commune”, “Liberté et poésie” & “Nature et raison”

Paris [France], Nouvelle Librairie Nationale (Les Écrivains de la Renaissance Française –
L’Œuvre de Charles Maurras, volume III), 1922
In-8°, (4) & 296 pages.

Texte repris du site "La Bibliothèque Royaliste" (<http://www.royaliste.org>)

Texte mis en ligne le 28 mai 2007, site fermé fin 2014

Extrait du Royaliste.org

<http://www.royaliste.org>

Romantisme et révolution

- Univers - Bibliothèque - MAURRAS, Charles -



Date de mise en ligne : lundi 28 mai 2007

Description :

Oeuvres Capitales II, Essais politiques, Flammarion 1954, pp31-59

Royaliste.org

- ▶ [L'origine commune](#)
- ▶ [Liberté et poésie](#)
- ▶ [Nature et raison](#)

L'origine commune

On raconte qu'en juillet 1830, l'un des vainqueurs des barricades se précipita, noir de poudre, chez un ami en s'écriant : « Les romantiques sont vaincus. » Pour ce héros républicain, les défenseurs armés de la monarchie légitime et les poètes évocateurs du moyen âge catholique ne devaient faire qu'un : il croyait reconnaître le pur esprit classique dans le langage de Thiers, de Béranger, de Paul-Louis Courier. C'est en un sens à peine différent que Taine attribuait à l'esprit classique l'élaboration de l'esprit révolutionnaire.

Ce rapprochement de surface est rectifié désormais ; amis et adversaires du Romantisme tombent d'accord de son identité profonde avec la Révolution. Romantisme et Révolution ressemblent à des tiges, distinctes en apparence, qui sortent de mêmes racines. Le mouvement d'idées ou plutôt d'imagination que jalonnent les dates de 1750, 1789, 1830, 1848, 1898, est une chose qui se tient ou se soutient dans toutes les provinces de l'activité et du rêve : morale, politique, poésie, histoire, philosophie, religion. L'unité de l'esprit humain se retrouve sans cesse dans cette ample végétation du différences dues aux complexités des événements et des hommes. S'il en résulte des litiges, ils sont solubles, et ce qu'il y a de classicisme dans Béranger ou Thiers ne fait peut être pas de difficulté plus grave que le loyalisme monarchique de Chateaubriant, ni d'objection plus embarrassante que la ferveur légitimiste du jeune Hugo ou l'action révolutionnaire du plus classique de nos contemporains, Anatole France.

L'erreur de Taine nous confond ! Comme on l'a remarqué assez plaisamment, c'est dans le *Contrat* de Rousseau, plutôt que dans l'*Art poétique* de Boileau, qu'on a chance de découvrir les idées directrices de Robespierre. Esprit d'analyse, confiance dans la raison, passion du *continu pensé*, du clair, de l'Intelligible, du *Conciones*, comme exemple du *De Viris*, ces habitudes de langage, si elles furent héritées de l'âge classique, ne possédaient par elle mêmes aucune des propriétés du génie révolutionnaire. La forme oratoire et discursive fut un instrument de l'Esprit tant que le service des intérêts ne l'eut pas corrompue. C'est cette corruption qu'il s'agit d'expliquer.

De même, l'étude enthousiaste des orateurs républicains de Rome et d'Athènes, eût continué de tourner à l'avantage de la monarchie, de l'aristocratie et de la tradition si l'on eût continué de l'éclairer par l'étude de l'histoire qui entoure ces antiques expériences du gouvernement populaire : elles comportent des conditions très spéciales, la servitude par exemple, et ces conditions favorables ne purent épargner au régime insensé des conséquences qui ont figure de sanctions ; par ses porte-paroles naturels, un Corneille, un Bossuet, l'esprit classique voyait ces sanctions et les relatait avant qu'un esprit tout différent, venu d'ailleurs, n'eût pris sa place pour les obscurcir ou les contester. Cette déviation démocratique est un effet dont il faut démêler les causes ; l'esprit classique l'a subie, il ne l'a pas faite : par lui-même, il n'explique rien ici.

Cette explication, l'oeil autrement perçant d'Auguste Comte l'avait trouvé et Taine n'y a pas pris garde. Dans une note marginale d'un exemplaire qui est à la Bibliothèque Nationale, Taine se vante, assure-t-on, de n'avoir pu

poursuivre l'âpre lecture du *Système de Politique positive*. Cela est bien tant pis pour lui : paresse ou malice, il l'aura payé ! Un peu plus de persévérance l'aurait conduit jusqu'aux formules par lesquelles, ayant défini le mouvement de la Réforme *une sédition systématique de l'individu contre l'espèce*, Comte a senti la véritable filiation révolutionnaire. Les traditions helléno-latines en sont tout aussi innocentes que le génie catholique romain médiéval. Les pères de la Révolution sont à Genève, à Wittenberg, plus anciennement à Jérusalem ; il dérive de l'esprit juif et des variétés de christianisme indépendant qui sévirent dans les déserts orientaux ou dans la forêt germanique, aux divers ronds-points de la barbarie. La suggestion comtiste est curieusement confirmée par les révolutionnaires sagaces qui se réclament de tous les dissidents du moyen âge, Vaudois ou Albigeois, venus en Occident d'Asie et d'Afrique bien avant que les Bibles de Jean Huss, de Wicléf, de Luther, eussent conquis la foi des peuples du nord et de l'est. Mais la Gnose aussi bien que l'Évangile *éternel* trouva à qui parler dans les nations policées du sud et de l'ouest de l'Europe. Il en fut autrement pour le monde germanique et anglo-saxon : mal imprégné de l'humanisme catholique, l'hébraïsme le pénétra sans difficulté.

Lisant les paroles sacrées, le Germain y devait percevoir le cri de violentes effusions sensibles analogues à celles que la civilisation avait essayé de modérer chez lui : cri d'amour et de haine, d'espérance et de désespoir, de servitude et de liberté, hystérique soupir vers l'indépendance d'une personne « se déployant à tout hasard sans autre but presque que de se satisfaire [1] ». Le tumulte intérieur déchaîné ! Ce biblisme sans frein emportait ou bien bouleversait tout d'abord cette discipline mentale, morale, esthétique, cette raison, ce droit, cette loi, cet ordre, ce goût qui rassemblaient tout le capital civilisateur de l'esprit classique. Contre cette « Révolution religieuse [2] » apportée au XVI^e siècle par « *l'homme allemand* [3] », par Luther, la prompt réaction de nos humanistes, Ronsard et les siens, fait déjà briller sur ce point des indications lumineuses : Calvin avait dû fuir, Henri IV se convertir et la Réforme refluer hors des pays latins.

Où Taine a cru voir des affinités s'était donc dessinée une répulsion logique et constante. Les affinités s'exerçaient, au contraire, entre ce que l'on appelle *l'individualisme* des populations germaniques, (l'empire de leur sensibilité imagée sur la raison indégrossie, la préséance du particulier sur le général, du privé sur le social) et la chaude, la trouble prédication des héros de la révolte théologique... Luther et les Réformateurs furent suivis comme d'autres Arminius : leur race les avait reconnus de son sang. Par eux, l'Europe retournait, comme à la profondeur de l'ancre originelle, aux ténèbres de la conscience isolée. Elle le payait sans tarder par la dévastation des luttes religieuses et de la guerre de trente ans. Délivrée la première, la France entra dans le grand siècle de son génie et de sa pensée, apogée de son ordre et de sa nature : un État monarchique, une religion catholique, un art qui exprimait leur belle saison.

Les voyages que Montesquieu et Voltaire firent à Londres datent la première rencontre opérante de l'esprit classique français avec cet esprit hébreu et germanique qui venait d'agiter l'Angleterre. Les deux grands écrivains durent manquer de défiance dans la curiosité. De médiocres nouveautés les intéressèrent plus que de juste. Ils rapportèrent à Bordeaux et à Paris quelques semences de la fièvre et de l'anarchie étrangères, sans en être d'ailleurs affectés essentiellement : leurs chefs-d'œuvre en restent marqués et gardés tout ensemble ; la greffe orientale ne les a point flétris. Si dénués qu'ils fussent de philosophie générale, Montesquieu et Voltaire avaient pour eux un grand savoir, l'exercice de la raison et ce sens naturel des proportions humaines, le bon goût et le sens commun : le premier grand robin, le second bourgeois fort cossu. Mais le misérable Rousseau !

Celui-là, rien ne pouvait ni ne devait le contenir. Il venait d'un des points du monde où, depuis deux siècles, tournoyaient les mélanges de décomposition. Ni l'esprit de famille, ni l'esprit de parti, ni cet intérêt politique qui aurait modéré tout autre Genevois n'étaient capables de tempérer la rage mystique de ce batteur d'estrade malheureusement né, fouetté tout de travers par une vieille demoiselle, et gâté jusqu'aux moelles par ses premiers amis. Capable de tous les métiers, y compris les plus dégoûtants, tout à tour laquais et mignon, maître de musique, parasite, homme entretenu, il s'est instruit à peu près seul ; comme le capital intellectuel, le capital moral lui fait défaut ; de même qu'il s'est fabriqué une science, il s'est fait par la collaboration de l'expérience et de ses lectures ou par les leçons successives de ses maîtresses qu'il a vilement racontées son système du goût et son code des

convenances. Il raisonne facilement : mais, né sensible et versatile, tout à fait impuissant à s'attacher avec force à la vérité, ses raisonnements différents ne concordent jamais qu'à la décadence de sa plainte, et l'on trouve chez lui à doses presque égales l'homme criminel ou l'homme sauvage et le simple fou.

Folie, sauvagerie, crime, l'aventurier nourri de révolte hébraïque appela cela la vertu. Cette vertu d'un « moi » de qualité sordide était constitué juste juge du genre humain Elle proposait en modèle une nature inculte, vicieuse et bornée. Sa sensibilité indignée et plaintive, dressée en manière de loi, fut appelée en dernier ressort contre l'univers. Plus il y eut en lui d'abjection sincère et de vilénie naturelle, plus il prétendit qu'on devait tout en admettre, et l'obéir, et l'adorer.

En ce temps-là, passé la frontière française, florissait le viie ou viiie siècle de la civilisation des modernes. Il y entra comme un de ces faux prophètes qui, vomis du désert, affublés d'un vieux sac, ceints de poils de chameau et la tête souillée de cendres, promenaient leurs mélancoliques hurlements à travers les rues de Sion : s'arrachant les cheveux, déchirant leurs haillons et mêlant leur pain à l'ordure, ils salissaient les gens de leur haine et de leur mépris. Mais le Paris de 1750 ne ressemblait en rien à une mauvaise bourgade asiatique peuplée de Juifs crasseux. Tête réfléchie et gracieuse de l'univers intellectuel, capitale d'une monarchie encore puissante, tout ce qui s'y faisait se développait glorieusement par tout le reste de la terre habitée. C'est ce bien magnifique qu'il tourna en calamité.

La gloire de la France et l'hégémonie de Paris furent, employées à répandre les divagations d'un furieux. Ce sauvage, ce demi homme, cette espèce de faune trempé de la fange natale, avait plu par le paradoxe et la gageure de son appareil primitif. Cela avait intéressé des coeurs trop sensibles et des esprits trop cultivés ; il était inévitable que les parties du monde les moins avancées y fussent plus sensibles encore : l'Europe la moins polie ne pouvait manquer de s'y reconnaître et de s'aimer dans cet enfant de la nature dont Paris avait fait son idole adoré. De sorte que, pour une partie de son public, la plus épaisse, l'allemande, sa prédication était prise au mot : les anciens jugements portés sur les choses en étaient renversés ; ce qui était jadis conçu comme ignorance à compléter, imperfection à corriger, faiblesse à réparer prétendit à la supériorité de sa fraîcheur barbare et neuve sur le dessèchement et l'épuisement imputés à toute race instruite, cultivée, arrivée. Les arts, les lettres, les sciences, la tradition, le passé, en un mot tout ce qui était *fait*, n'importaient plus et la nature pure introduisait immédiatement au divin : elle seule pouvait parler au monde le langage infaillible de l'avenir. On donnait la parole, entre les hommes, à l'homme ignorant, entre les peuples, au peuple en retard. Démocratie et Germanie publiaient ainsi de concert leurs droits insolents à l'empire.

Les nations sauvages, les natures sauvages suivirent donc Rousseau en l'adoptant pour modèle. C'était comme différent, à proportion de ses différences, que l'esprit français l'avait considéré tout d'abord : le plus humain des peuples était un peu las des plaisirs et des pouvoirs de l'humanité. Ainsi que l'avait vu Voltaire, éclairé par le génie antisémite de l'Occident, la France avait envie d'aller à quatre pattes et de manger du foin. Elle y alla. Elle en mangea. Ces appétits contrée nature se gavèrent selon Rousseau.

A Rousseau, donc (c'est le point net de ce personnage si trouble), à Rousseau s'interrompent chez nous certaines moeurs de l'esprit, certaines polices du goût, comme certaines coutumes et traditions de l'État : son *Héloïse*, ses *Confessions*, l'attitude et la conduite de sa vie nous ramènent (c'est un véritable retour) à ce règne de la « nature » dont l'affection procura la sensibilité romantique ; sa Profession de foi réduit la vie religieuse au dieu intérieur sans culte ni prêtre de la logique protestante ; sa politique va soumettre la France à la doctrine qui détruit la monarchie et qui rêve la république.

J'aime mieux, à cette place, montrer ces faits que de leur donner des noms généraux. Car il se voient et ils se touchent. Rien de plus clair, rien de plus certain que leur triple coïncidence littéraire, religieuse et politique. Il lui arrivera d'être contestée, l'air et le papier souffrant tout ; mais on peut regarder de près les efforts d'embrouillaminis qui tendent à chasser Rousseau de ses positions naturelles, on n'y trouvera rien de substantiel

- L'écrivain s'est servi de la « période de Bossuet » ? - Il ne pouvait se servir que de ce qui existait. ?En outre, il ne pouvait tout gâter tout de suite. Enfin, pour agir avec force, il fallait qu'il se fût saisi du plus efficace outil offert à sa main. Mais attendez la suite et la suite de cette suite, patientez jusqu'à l'avènement des successeurs et des continuatrices Si vous avez des yeux, voyez évoluer en vers et en prose, dans la philosophie et dans le roman, ce principe nouveau-né de l'absolue souveraineté d'une volonté humaine quelconque et de sa Conscience, qui n'est que le plus arbitraire des sentiments. Attendez que Xantippe folle se soit arrogé les droits de Socrate, et que Socrate usurpe ceux de Jupiter. Comme de juste le mode d'expression suivra la même évolution que le thème à exprimer. Vous verrez non s'accroître mais s'éclairer les distance entre Rousseau et Bossuet. Elles sont sensibles à partir de Chateaubriant. L'esprit de Sainte-Beuve ne d'y est pas trompé.

- Le « catholicisme » de Rousseau ? - Ce que l'on a voulu appeler ainsi n'est qu'un mauvais mot. Il eût fallu dire son conformisme. Pour le fond, c'est l'instinctif retour à l'unité dans un esprit qui a tout divisé. Mouvement tout à fait caractéristique de la nature humaine et de la nature des êtres, il ne signifie rien qui soit propre à Rousseau. On pourrait aussi bien tenir cela pour une variété de son monarchisme ou un succédané de son jacobinisme. Comprenons ce qui s'est passé : l'expérience politique et religieuse que la Révolution devait conduire vingt ans plus tard sur le corps de la France, Rousseau l'avait d'abord tentée sur son propre cerveau. Il l'y avait manquée. Mais lui était arrivé ce qui dut arriver plus tard à nos citoyens-souverains. Quiconque dit : « *moi d'abord* », « *moi seul* », « *moi-Roi* » et « *moi-Dieu* » peut prolonger pendant quelques temps sa jactance ; il finit par être obligé, s'il est homme, à tenter de se faire un existence humaine, ce qui comporte le pourtour d'une cité et le murmure concordant d'une société. Pour rebâtir le rempart ouvert, pour restaurer le commun langage défait, le théoricien du Jacobinisme s'y prend comme il peut ; c'est beaucoup l'honorer que de parler à ce propos de royaume ou d'Église, il n'a relevé ni temple ni trône, pas même une dictature viable. Ce qui nous intéresse et nous retient dans son oeuvre n'est plus de ce côté-là, mais dans la direction de la ruine tragique et mémorable qu'il a déterminée, car elle dure, elle seule le fait durer : c'est cela qu'il lui faut compter, et non autre chose.

A plus forte raison doit-on négliger les parties de son oeuvre pour lesquelles Rousseau est loué d'heureux démentis à l'erreur qu'il a propagé. Ses contradictions, hasardeusement favorables aux disciplines de l'État, des moeurs ou de l'art, ce n'est pas par elles qu'il a agi ni pu agir, puisqu'elles se détruisent les unes les autres. Jean-Jacques Rousseau a agi par ceux de ses éléments qui ne se détruisaient pas, mais tenaient bien ensembles, faisaient masse et poussaient en avant la pointe vive, passionnée, éloquente, qui ouvraient une chance aux bouleversements désirés.

Il n'y aurait ni pensée, ni langage possible si l'on s'embarrassait trop longtemps de telles chicanes ; la vie se dépenserait à raffermir l'inébranlable, à vérifier l'évident. Nous avons établi le caractère général des grands traits et des larges effets d'une oeuvre ou d'un homme, nous n'avons jamais prétendu réduire à l'unité leurs répercussions innombrables. Quelques-unes sont surprenantes, et il le faut bien ! Les autres étonneraient si elles eussent été différentes. De sensibles lectrices de Rousseau, dégoûtées du dessèchement voltairien, ont été ramenées à la religion ? Des lecteurs agités de sa mélancolie ont fait retour à la tradition ? Les restaurateurs d'un catholicisme sentimental ont tiré parti de cette âme inquiète ? Les avocats de Louis XVI, le Roi lui-même ont emprunté à ce maître du pathétique quelques-uns des éclats de leur émouvante défense ? Eh ! Bien après ? Qu'est-ce que cela prouve contre la qualité dissolue et dissolvante de l'impulsion donnée par Rousseau ? Par bonheur, il ne suffit pas de lire un écrivain ni même de le subir pour être enchaîné à tout son système et se trouver imbu de toutes ses passions. Ce qui était uni en lui vécut délié chez les autres. Le contraire eût-il été possible ? Tel écolier prit chez Rousseau ses fureurs révolutionnaires, mais, fidèle à l'ancienne rhétorique, les développa très classiquement. Un autre emprunta la couleur et la fièvre de son Romantisme pour prêcher la Contre-Révolution. Qu'est-ce que cela infirme d'évidences déjà acquises ? Ces interférences sont le paradis des sophistes, mais, dans un esprit droit qui regarde avec calme, les mêlées d'influence n'ont rien d'inattendu : telle est la loi du monde, tel est le sort commun. De Rousseau ou d'autres, une musique, une doctrine, ne soit pas insécables, les auditeurs divers les dissocient au gré d'impressions et de circonstances. Rousseau qui a mordu sur des âmes poméranienues et scythiques mordit aussi sur des êtres ornés de tout ce que la culture et la religion avaient produit de plus exquis. Comment les simples et les civilisés auraient-ils régi de même manière ? Nous devons pourtant les classer dans la même postérité, et le nom de

Chateaubriand y rencontre celui de Kant et de Schiller. Cela n'empêchera pas de nous souvenir des autres hérédités d'un Chateaubriant : la critique la plus aiguë du fanatisme shakespearien, ce n'est pas Voltaire qui l'a faite, c'est Chateaubriant, et la plus intelligente définition de femmes du théâtre classique a été donnée aussi par Chateaubriant : « Shakespeare n'a qu'un type pour ses jeunes femmes, toutes si jeunes qu'elles sont presque des enfants... N'allons pas comparer ces Délie de Tibulle, ces Chariclée d'Héliodore aux femmes de la scène grecque et française, soutenant à elles seules le poids d'une tragédie [4] ». Ceci fait voir que le déportement de *l'enfant sublime* avait rendu « le Chat » sensible et irritable, irritation féconde par un grain d'envie : cet initiateur du goût romantique n'en révèle pas moins dans une telle page ses fortes assises classiques, tout aussi clairement que ce défenseur de la légitimité accusa d'autre part ses préférences de principe pour l'anarchie.

Les hommes ne sont pas des blocs. Néanmoins, plus complexes, variées et mouvantes apparaissent ainsi la nature et l'histoire, plus il reste frappant et significatif qu'en des heures de crise où l'évènement qui les juge distribue aux esprits leur rang et leur fonction, les causes vivaces de la révolution littéraire et de la Révolution politique, envolées autrefois de la même tête chantante, aient germé, aient fleuri, aient fructifié, à peu près simultanément. Il suffit très souvent que l'une se présente, les pointes de l'autre apparaissent ; la première révolution a fait fermenter le Romantisme, et le Romantisme, à son tour, a inspiré nos autres Révolutions. Les jeunes écrivains d'avant 1830 en fournissent un bon exemple ; leur goût littéraire, les éloignant des moeurs et des idées classiques, ébranla leur fidélité à la royauté établie ; à peine commencée, le gouvernement de Charles X provoquait leur aversion, qui ne cessa de croître ; Juillet les exauça ou les délivra Des insurgés, contemporains de cette révolution plus ou moins glissante, n'y ont pas pris garde, mais on ne voit jamais très bien ce dont on est trop près.

Contre-épreuve de cette ancienne vérité : soixante ans plus tard, lors de la création de l'École romane de Jean Moréas, la critique du Romantisme tendit à la critique de la Révolution. C'est que les dégâts opérés dans l'art avaient aidé à sentir, à comprendre et à situer les maux infligés à l'ordre public. Comme la décadence des lettres avait incliné à admettre la décadence de la patrie, la belle technique renaissante faisait aspirer à d'autres reconstructions que celles de la langue et de l'art. La langue outragée, le rythme torturé, ce royaume des mots où la subversion engendrait l'ataxie faisaient penser aux subversions nées d'autres crises. Soeur légitime de ce que les philologues appellent « le langage individuel », une littérature individuelle tendait à supprimer tout autre lecteur que l'auteur : comment n'eût-elle pas incliné au système social qui oppose le citoyen à l'État et, au nom d'un État meurtrier de lui-même, provoque tour à tour aux fureurs de l'insurrection et aux torpeurs de l'indifférence civique ?

En remontant de cause en cause sur deux ou trois pentes parallèles, on retrouvait sur chacune d'elles les mêmes corps d'idées fausses aussi inhabitables à l'esprit humain que pernicieuses et funestes au genre humain. Les mêmes termes devaient donc servir à les qualifier, les deux vocabulaires de la critique et de la politique fusionnant et se complétant : liberté divine du Mot, liberté souveraine du Citoyen, égalité des thèmes verbaux ou des éléments sociaux, vague fraternité créant le « droit » de tous et leur droit à tout. Ces formules rentrant les unes dans les autres se passaient leurs métaphores en vérifiant à rebours celles de la *Réponse à un Acte d'Accusation* :

*J'ai dit aux mots : Soyez république, soyez
La fourmilière immense, et travaillez, croyez...*

La grande erreur politique, enfin reconnue, illustrant l'erreur esthétique, devenue éclatante, celle-ci servait à son tour à mieux voir celle-là. Libre aux industriels que cette vérité inquiète et embarrasse, sans qu'ils puissent la contester, d'en accuser confusément un esprit de parti qui n'est qu'en eux. Ce n'est pas de ma faute, disait déjà Fustel, si les choses ont un ordre ! Je le subis.

Il faut que tout le monde vive, même l'imposteur, le parasite et le charlatan. Mais qui regardera la double nappe de lumière jaillie de ces plans confrontés en sentira la vérité indépendante de toute personne. Le service actif des idées n'a dépendu chez nous que d'elles. Sont-elles vraies ? sont-elles fausses ? Aujourd'hui, comme hier, l'auteur de ces

études peut redire *qu'il se préoccupe d'avoir raison.*

Liberté et poésie

Romantisme et politique. Cet enfant de Rousseau met en bas ce qui était en haut, et inversement. Tel est le caractère auquel il se fait reconnaître. Mais jadis, il lui suffisait de se nommer le synonyme d'avancement et de progrès. Aujourd'hui ses avocats ne peuvent plus se contenter de définir tout bouleversement comme un bien en soi. Ils sont réduits à faire valoir que leur révolution littéraire et morale fut une révolution heureuse : elle retrouva la nature, inventa le peuple, rétablit la naïveté des passions, découvrit ce qu'il peut y avoir de charme, d'innocence et de fécondité dans l'ignorance et dans le manque d'éducation. Avant le romantisme, il était, paraît-il, impossible d'aimer les jardins *qui sentent le sauvage*. Tout était apprêté, ruelle, salon et jargon. Le naturel était proscrit, la vérité honnie. D'après ces contrefaçons de l'histoire qui dénaturent le problème pour éviter de le résoudre, Phèdre ni Bérénice ne peuvent élever un soupir de leur cœur sans qu'il soit titré romantique ; le discours du *Paysan du Danube* devient romantique par les mêmes principes qui annexent Pascal ou Virgile à l'évangile de Rousseau. Cela rappelle l'aventure d'un certain sculpteur qui faisaient aux dieux et aux héros des yeux démesurés ; des amis charitables le menèrent devant la Pallas polliade : - *Vous voyez bien, s'écria-t-il, comme elle a des yeux, elle aussi !* ... Ce romantique incorrigible ne se rendait pas compte qu'ils étaient à leur place.

Les prétendues nouveautés du romantisme existaient fort bien avant lui. Son oeuvre a consisté à leur donner en tout la première ou même l'unique importance. C'est ainsi que Thersite n'avait pas été ignoré d'Homère et de ses homérides : l'esprit de la Révolution ou du Romantisme a tendu seulement à le préférer à Ulysse, à Achille, à Hector, à Priam : Don César, Triboulet, Jean Valjean, le Satyre ont reçu de l'art romantique non l'existence mais la vocation de détrôner l'Olympe. Le retour à la vérité ne sera point de les proscrire, mais de les remettre à leur rang.

On insiste : en tant que révolutionnaire, insurgé contre les classements, le romantisme met les choses et les êtres où il lui plaît ; son principe le veut, qui est la liberté.

Il faudrait toujours demander : liberté de qui et de quoi ? Mais, nulle part, l'esprit romantique et l'esprit révolutionnaire ne s'accusent aussi clairement que dans l'idée qu'ils se sont fait de la liberté. Il convient d'examiner avec quelque détail ce que c'est que la liberté en art. Cela fait voir qu'ils l'ont pensée et pratiquée à faux.

L'esprit classique avait enseigné que l'artiste est libre par la puissance sur la matière, par l'habileté à manier des outils, la connaissance profonde et l'observation aisée des préceptes de l'art, enfin par la vigueur, l'abondance et l'essor des idées qui le meuvent et qui le mènent. L'artiste est libre, en ce sens qu'il fait ce qu'il veut. Mais il ne le fait pas comme il veut. Là, sa liberté est bornée par les lois de son succès ou de son échec. Tous les formulaires de l'art professent cette liberté, mais énoncent ces conditions. Chanter, c'est ordonner les cadences, régler les rythmes par lesquels délivrer son âme et sa voix. Mais du fait qu'on se plie aux mesures du pur esprit, l'on quitte et l'on repousse l'attraction la plus corporelle :

*Nunc pede libero
Pulsanda tellus.*

La lyrique admirable qui, dans ce petit air à boire, faisait probablement une allusion rapide aux mystères secrets de toute poésie [5], a dit plus explicitement :

*Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi fuit aequa potestas.*

Et cette liberté, c'est la liberté du bonheur ; le même critique-poète conseille à ses frères de tout oser, fors ce qui ruinerait l'audace ; il les convie à tout peindre, excepté ce qui décomposerait la peinture. :

*Sed non ut placidis coeant immitia, non ut
Serpentes avibus gementur, tigribus agni...*

Dans un poème qui porte en épigraphe les mots « audendum est » et ne cesse de provoquer le génie à user hardiment de toutes les libertés, André Chénier traduit la restriction d'Horace :

*Osons...
Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon
Blessar la vérité...
Ce n'est pas entasser, sans dessein et sans forme
Des membres ennemis en un colosse énorme,
Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,
A l'aile des vautours ouvrir le sein des mers,
Ce n'est pas sur le front d'une nymphe brillante
Hérissier du lion la crinière sanglante...*

Dons, d'après deux esprits créateurs et puissants, la liberté d'invention de l'art trouve sa limite normale dans la nature des choses réelles, qui est leur vérité, dans la mesure des possibles, qui est leur raison. Une fable a son réalisme. Une fantaisie sa logique interne. On peut dire du poète comme la fée de Mistral :

*O, tout ço que soun iu tèn
A bel èime i' apartèn*

La fée pourrait dire bien davantage. Ce que tient le poète passe tous les trésors que des yeux mortels peuvent contenir. Il dispose du temps, il se rit de l'espace. Toutes les couleurs et les formes des réalités sont à lui, comme tous les royaumes de l'imagination pure et simple. Mais cette fée se garde bien de lui chanter qu'il est à lui seul sa règle et sa loi : en l'émancipant de la sorte, elle le ferait déchoir à plaisir. Pourquoi ? Parce que, justement, sa supériorité est engagée sur un point où l'obéissance le sert.

En effet, son honneur et sa gloire ne tiennent essentiellement ni à la finesse, à l'ampleur ou à la vivacité de ce qu'il voit ou sent, ni à sa faculté d'être agité d'émotions vives, ni même à ce tumulte d'images qui fleurissent dans sa chair, dans son coeur et lui montent jusqu'au cerveau. D'autres esprits pourraient l'égaliser ou le passer sous tous ces rapports Son privilège vient de ce que seul il se communique : l'émoi de l'âme aspire en lui à une création par les moyens qu'il sait, dont il s'est rendu maître, qui ne servent de rien sans lui, mais qui existent indépendamment de lui. Il n'a pas inventé les prescriptions de sa technique, elles ne procèdent pas de sa volonté, mais, pour une part, de sa nature, qu'il n'a pas faite, pour une part plus vaste, de la nature de l'esprit et du monde qu'il n'a pas créés Il doit donc s'y soumettre : comme le penseur pour penser juste, pour chanter juste, lui, chanteur. Il peut perfectionner et il perfectionne son art, comme un bon ouvrier son outil : il ne saurait le faire sans se conformer à ces intimes lois qui président à l'échange des pensées et des sentiments entre créatures humain, à l'ordre et au matériel du langage qui est en vigueur dans les races dont il est né. Sa naissance qui l'a fait poète est ainsi l'origine des sujétions et des servitudes qui le grèvent s'il veut la gloire et le bonheur. Il reçoit sa tribu, sa langue, son métier, l'ascendance et la tradition de l'un et de l'autre, comme il a reçu la distinction de son coeur, la noblesse de son goût et de son génie.

Les traits qui le limitent sont aussi ceux qui le configurent. A les aliéner pour de la liberté, il sacrifierait plus encore que ce qu'il a : tout ce qu'il est. Il y perdrait ce qu'il a la mission de *faire*.

Car la structure de son nom donne son signe exact. Il est celui qui *fait* quelque chose avec ce qu'il sent. Les autres n'en font rien que le vulgaire usage pour vivre et pour mourir. Il s'agrègerait au vulgaire s'il gardait pour son coeur les délices et les transes que son esprit subtile excelle à recueillir et à raffiner. Quand de belles visions jaillissent de ses lèvres et qu'un tissu de paroles d'or livre son âme aux autres, mais le rend intact à lui-même, plus libre, plus pur et plus fort, ni la félicité intérieure qui le récompense, ni la sombre inquiétude qui l'agitait, ne qualifient essentiellement sa nature. Il n'est pas né pour être tel ou tel, ni pour avoir telle ou telle joie, il né pour *faire* ceci et cela. L'activité en vue de l'oeuvre est le signe de son destin.

Ce que fait le poète, chacun voudrait le faire. Il sait le faire, lui. Le beau don, le talent heureux enveloppent déjà science. Science belle et gaie qu'il a dû acquérir et a pu compléter parce qu'il y était apte, ce qui n'est pas donné à tous, mais qui préexistait, ce qu'il ne doit pas oublier. Il s'est ainsi ouvert les routes qui mènent où il tend. Il s'est ainsi garé des autres. Il a distingué du regard ce qu'il doit faire et éviter. Dès lors, s'il assemble et compose, le composé, au lieu de se dissoudre, tient. Il chante, et le choix de ses syllabes sonores, son évocation successive d'idées distinctes, au lieu de tomber dans le vide ou de rouler à l'aventure, comme des gouttes d'eau, écrivent, dans l'esprit de qui le lit ou l'écoute, les traits brillants, les couleurs vives, l'ordre émouvant d'un monde nouveau. Par la grâce de son action, par un jeu de mystérieuses affinités, par la vertu des alliances et des associations provoquées, son rêve émigre et court stimuler chaudement le rêve des autres. Des êtres inouïs s'élancent à sa voix, qui vont plaire, charmer, passionner, telle étant la merveille de leur nature : nos peines et nos joies y sont endormies en secret.

Le poète a choisi ce qui lui convenait pour cette mise en oeuvre ; au sens juridique, son choix était absolument libre : mais, comme il est heureux ou est malheureux, comme il réussit ou échoue, l'effet du choix ne l'est pas ; il est viable ou non, capable ou non d'émouvoir les sentiments qu'il veut susciter. De ses combinaisons de poète, les unes étaient voulues par la forme, la matière, le mouvement, la composition essentielle des choses, d'autres en étaient rejetées, le sont, et le seront pour la même raison. On ne dresserait pas le tableau synoptique de ces élues et de ces damnées. Toutefois, la déplaisante ou la discordante, la belle ou l'agréable semblent connaître le sens de leur destinée ; elles semblent posséder en quelque manière des voix aigües ou basses pour faire sentir au coeur du poète leur adhésion ou leur résistance à l'hymen et lui jeter distinctement le « *oui* » ou le « *non* », encouragement, aiguillon ou murmure d'un invisible frein. Ces stimulants, ces freins composent-ils un critérium infaillible ou définitif ? Pour courir les beaux risques qu'aimait et conseillait Platon, le poète peut, certes, oser braver l'obstacle et jouer la difficulté : mais c'est son affaire. Affaire de force, de ruse et, l'on y revient toujours, de bonheur. Car le succès prononce Et l'expérience millénaire n'est favorable ni à l'Absurde ni au Laid. Ils n'ont pas réussi. Si l'industrie humaine excelle à se frayer la route « par rame et par voile », il semble que ce soit entre des parois de diamant qui ne se laissent guère entamer ni rayer. La liberté heureuse est celle qui marie à l'entrain du héros une sagesse, une science, qui, en le limitant, le conduise et le serve : c'est l'art de la vie, c'est l'art même.

Les libertés à décourager sont donc celles qui sont les ennemis de l'oeuvre, soit qu'elles l'empêchent d'aboutir, soit qu'elles la dissocient à peine formée. Si l'oeuvre intéressée recevait la parole et donnait son avis, comme une déesse future, sans doute dirait-elle en définitive, conformément aux réactions de l'instinct vital : - « *J'aime tout ce qui me fait vivre et je déteste tout ce qui me ferait mourir...* » Les intérêts de l'oeuvre sont seules à consulter. Ils donnent au poète le droit d'associer à sa convenance toutes les sources d'enchantement, mais ils ne lui permettent aucune liberté des les corrompre ou de les troubler. Une liberté positive est ainsi accordée, une liberté négative est ainsi refusée sur les mêmes principes. Liberté de créer. Défense de dissocier. Tels sont les derniers mots de la réflexion et de la tradition en matière de Poétique. La liberté vaut par l'usage et par le fruit. Elle n'est due qu'au bien, et le mal est sans droit. Pourquoi ? Parce que l'un fait l'autre et défait le Poème [6].

Nature et raison

Il est impossible de n'être pas frappé de l'analogie de ces formes de la liberté en art avec les libertés que donne ou refuse notre Politique classique. Politique fort riche en libertés de toute sorte. Politique qu'on ne peut nommer libérale : elle ne met pas la liberté au-dessus de tout, non plus qu'au principe de tout. La liberté d'un État le rend indépendant de ses voisins, mais elle le soumet aux lois tutélaires de la force, du travail fructueux, de la justice et de la paix, à l'intérieur. La liberté des compagnies, corps et groupes distincts qui le composent, consiste à rester maître de leurs règlements : cela ne peut pas être la liberté de se décomposer par des luttes internes. Enfin, la liberté des citoyens, suivant leurs conditions diverses et dans leurs services variés, propose à chacun d'eux le régime qui sied à ce qu'il veut et doit faire : incapable de les autoriser à se débander sans contrôle, elle est la faculté de s'assembler contre les forces de mort, la faculté de se défendre contre les puissances de dispersion.

Par contre, la liberté politique des révolutionnaires jette sans distinction un appel uniforme à la libération générale de tous les éléments, supposés pareils et égaux, États, Compagnies ou personnes, sans tenir compte de leurs fonctions différentes. Le niveau de cette liberté indéterminée a dû être placé si bas que les hommes n'y sont plus désignés que par le titre d'un caractère qu'ils ont en commun avec les plantes et les animaux : l'individualité. Liberté individuelle, individualisme social, tel est le vocabulaire de ces doctrines de progrès. Il est bien ironique ! Car enfin un chien et un âne sont des individus, une pousse d'avoine est un individu⁷. Comme il est naturel, la cohue des « individus » désorganisés admittra volontiers de l'esprit révolutionnaire ses promesses brillantes de puissance et de félicité : mais, si la foule y croit, la raison les conteste, et l'expérience se charge de les démentir. La raison prévoit que la vie générale s'abaissera quand l'individu effréné verra patronné par l'État sa funèbre liberté de ne penser qu'à soi et de ne vivre que pour soi. La postérité qui paiera, vérifiera ce pronostic très motivé. Ainsi, sur un plan voisin, l'intelligence critique aura contesté les ambitions de la liberté romantique, et l'histoire littéraire en reconnaîtra les mauvais effets sur le poète et sur son ouvrage : asservissement, décomposition.

Tel est, en art, en politique, le double accord de la nature et de la raison ; la critique et la logique, l'histoire et la philosophie, loin de se contrarier, se secourent. Nous avons eu à insister autrefois sur ce point. Des influences étrangères, principalement anglaises, exercées en sens inverse sur l'esprit conservateur français, tendaient à représenter les principes de la Révolution comme l'expression du rationnel et les principes de la Réaction comme la voix des réalités naturelles. La raison abstraite s'était trompée. L'expérience ayant vu clair sur le concret, rectifiait l'erreur de l'esprit : sa rectification devenait le triomphe du sens pratique, l'erreur mentale ayant été la fille de la théorie pure ! Cela revenait à dire que toutes les théories étaient fausses, toutes les généralités malfaisantes. Nous avons rejeté d'un même cœur ce système contradictoire et refusé d'exclure les idées parce qu'elles sont des idées. Ce refus porte également sur la thèse gratuite qui rend gloire et honneur à « l'idéalisme » sans définir lequel, admettant tout système d'idées quelconques sur la simple apparence qu'il s'oppose au réel. En effet, la réalité et l'idée n'ont rien d'opposé ni d'incompatible. Il y a des idées conformes au réel, ce sont les idées vraies ; il y a des réalités conformes aux plus nobles idées, ce sont les choses saintes et les personnes grandes ou belles. S'il y a une opposition qui vaille la peine d'instituer, c'est celle des idées vraies et des idées fausses, des réalités bonnes et des mauvaises. Personne de sensé ne condamnera donc les idées révolutionnaires parce qu'elles sont abstraites ou parce qu'elles sont générales. Dissipons cette confusion.

Le caractère abstrait et général de ces idées leur vaut un reproche légitimé, qui est tout différent. Lorsque, agacé d'entendre toujours parler de l'Homme, de ses droits et de ses devoirs, le premier de nos philosophes politiques protestait avoir connu des Français, des Anglais, des Allemands et des Russes, mais n'avoir rencontré l'Homme abstrait nulle part, sa juste boutade dénonçait l'erreur de méthode commise par des législateurs qui avaient cru régler les destinées d'un peuple avec des aphorismes qui ne s'appliquaient pas à lui. La Politique n'est pas la Morale. La science et l'art de la conduite de l'État n'est pas la science et l'art de la conduite de l'Homme. Où l'Homme général peut être satisfait, l'État particulier peut être déconfit. En bayant à ces « grues » [\[7\]](#) métaphysiques, en élaborant ces Nuées, le Constituant a passé à côté du problème qu'il s'était chargé de résoudre. Il battait la campagne, et la suite l'a bien prouvé.

Mais, s'il pesait dans la balance ce qui n'était justiciable que du boisseau, il se trompait aussi, une seconde fois, dans l'usage de sa balance, car le poids qu'il y mettait était faux. Du point de vue de la raison qu'elle invoquait, les idées générales de la Révolution sont à l'antipode du vrai. Si, pour la Constitution de la France, l'on tenait à parler du type idéal et absolu des hommes, il ne fallait pas écrire à leur sujet, comme à l'article 1er de la Déclaration, qu'ils naissent et demeurent libres et égaux en droit. « Quoi ! » s'écriait Frédéric Amouretti, « à l'âge d'une minute, ils sont libres ! » [8] - Et, selon la logique de la thèse, à ce même âge aussi libres que père et mère !

De même, si à propos de la société concrète dite France, l'on tenait à raisonner de la société politique en général, il fallait éviter de tenir le groupe social pour une « association » de volontés ayant pour « but » la « conservation » de « droits » (comme le veut l'article 2 de la Déclaration) attendu que la société préexiste à la volonté de s'associer, que l'homme est en société avant même de naître, et que les droits de l'homme ne sont pas imaginables avant l'existence des sociétés. L'affirmation contraire, démentie dans la nature, est inconcevable en raison. Le rédacteur de tels articles a aligné les mots sans en éprouver le sens. Il n'y a rien de plus irrationnel.

Il n'est pas rationnel non plus que tous les hommes commandent et que *tous* soient *souverains* : cela forme encore l'une de ces contradictions dans les termes, qui sont le type de l'irrationalité la plus pure. Il n'est pas rationnel que les hommes réunis élisent leurs chefs, car ceux-ci doivent commander et des chefs élus sont mal obéis ; l'autorité élue est un organe qui, naturellement, ne répond pas à sa raison d'être, c'est un organe absurde avant d'être caduc. Il n'est pas rationnel, il est contradictoire que l'État fondé pour établir l'unité entre les hommes, unité dans le temps (la continuité), unité dans l'espace (l'accord), soit légalement constitué par les compétitions et les divisions des partis, qui sont essentiellement diviseuses. Toutes ces conceptions libérales et démocratiques, principe de l'esprit révolutionnaire, reviennent au carré circulaire et au cercle carré.

Il ne faudrait pas croire que le cristal de la raison ne les ait pas discernées et décomposées dès le premier jour. Leurs premiers critiques ne furent pas que de simples praticiens à la Burke, choqués dans leur sentiment de la politique et de l'histoire. Bons esprits vigoureux et nets, les Rivarol, les Maistre souffraient de l'absurde comme absurde ; la déraison libérale ou jacobine leur fit présager les désastres ; l'erreur, la catastrophe.

Ce qu'ils ont dit s'est accompli, et la catastrophe est venue. La légalité révolutionnaire a dépeuple les familles, la centralisation révolutionnaire a tué la vie locale, le régime électif a boursoufflé et corrompu l'État. Tandis que l'affaiblissement des arts de la paix amenait le fléchissement de l'économie générale, cinq invasions de plus en plus dures ont montré dans la défaite et dans la victoire, en dépit d'immenses sacrifices de la nation, l'entière incapacité de l'Esprit et de l'État nouveaux.

Des trois idées révolutionnaires que nous avons inscrites sur nos murs, la première, le principe de la liberté politique, constitutif du système républicain, a tué le respect du citoyen, je ne dis pas seulement pour les lois de l'État qu'il considère comme de banales émanations d'une volonté provisoire (comme l'est toute volonté) mais aussi et surtout pour ces lois profondes et augustes, *leges natae*, nées de la nature et de la raison, où les volontés du citoyen et de l'homme ne sont pour rien : oublieux, négligent, dédaigneux de ces règles naturelles et spirituelles, l'État français perdit prudence et se trouva exposé aux plus graves fléchissements.

La seconde des idées révolutionnaires, le principe d'égalité, constitutif du régime démocratique, livra le pouvoir au plus grand nombre, aux éléments inférieurs de la nation, producteurs moins énergiques et plus voraces consommateurs, qui *font* le moins et *défont* le plus. Découragé, s'il est entreprenant, par les tracasseries de l'Administration, représentante légale du plus grand nombre, mais, s'il est faible ou routinier, encouragé par les faveurs que la même administration fait nécessairement bénéficier sa paresse, notre Français se résigna à devenir un parasite des bureaux, de sorte que se ralentit et faillit s'éteindre une activité nationale où les individus ne sont pas aidés à devenir des personnes, les personnes étant plutôt rétrogradées jusqu'à la condition des individus en troupeaux.

Enfin, la troisième idée révolutionnaire, le principe de fraternité, constitutif du régime cosmopolite, imposa d'une part une complaisance sans bornes pour tous les hommes, à condition qu'ils habitassent fort loin de nous, nous fussent bien inconnus, parlassent une langue différente de la nôtre, ou, mieux encore, que leur peau fût d'une autre couleur ; mais, en revanche, ce beau principe nous présentait comme un monstre et comme un méchant quiconque, fût-il notre concitoyen, notre frère, ne partageait pas tous nos moindres accès de rage philanthropique. Le principe de fraternité planétaire, qui voulait établir la paix de nation à nation, tourna vers l'intérieur de chaque pays et contre les compatriotes ces furieux mouvements de colère et d'inimitié qui sont secrètement gravés par la nature dans le mécanisme de l'homme, animal politique, mais politique carnassier. Les Français ont été induits à la guerre civile.

Ce n'est pas tout. Les mêmes idées, propagées et distribuées comme nôtres à tous nos clients dans le monde, causèrent à ces derniers d'assez grands torts qui retombèrent sur nous par la suite. C'est par nous que furent contaminés de bibliomanie les heureuses contrées que soit l'Inquisition, soit quelque autre fortune avaient défendues de Luther. L'Espagne, l'Italie, les petites nationalités du Sud et de l'Orient, les autres peuples d'Extrême Asie ou de l'Amérique latine qui nous confiaient de tout coeur l'éducation de leur jeunesse et la direction de leur intelligence, en sont atteintes aujourd'hui, d'autant plus gravement, comme d'un virus tout nouveau qu'aucune inoculation préalable n'atténuera. Ces nations ont subi les conséquences de nos erreurs. Pendant que les idées révolutionnaires déterminaient en France leur triple anarchie, ces idées réputées françaises, et qui ne l'étaient pas, ont fait longtemps régner parmi les clients de la France la conviction que notre rôle civilisateur ne consiste qu'à répandre l'enseignement de l'anarchie. Cela gêna pour répliquer au président Wilson quand il nous rapporta les idées de Victor Hugo.

Les dissensions de ces peuples nouveaux sont les échos des nôtres ; leur faiblesse annonce la nôtre ; car disposant d'un capital infiniment moindre que nous, ils apercevront plus tôt les échéances de la ruine. Ils nous attribueront cette ruine, plus qu'ils ne nous attribuèrent ce qu'ils ont la bonté d'appeler leur progrès. Ils se donnent des constitutions impossibles : idées françaises ! Ils forment des programmes d'une absurdité idéale : idées françaises ! Ils ne conçoivent d'énergie civique que dans l'opposition et la sédition, ils attachent une majesté ridicule à l'idée de révolution : idées françaises ! Aux plus beaux lieux du monde, sous des cieus privilégiés, entre les ruines les mieux faites pour nous inspirer le regret, le désir de l'universelle composition ou le sentiment de l'universelle inégalité, à Athènes, à Florence, sur les eaux paisibles de Gênes, j'ai entendu des hommes dans la magnificence de l'âge où fleurit la raison et qui reproduisaient le pur type physique de la plus haute humanité, abonder en telles sottises funestes et blasphémer si cruellement toutes les conditions normales de la Prospérité qu'il m'en venait aux yeux des larmes de pitié. Les idées révolutionnaires avaient passé par là. Dans les tabernacles de l'ordre, elles ont fait régner, sous un pseudonyme français, l'anarchie et la barbarie.

Il y a pis encore. Parmi les nations aujourd'hui florissantes que leur intérêt bien compris a fini par détacher plus ou moins des barbaries dont elles furent le berceau, chez ces peuples qui, tout en paraissant attachés à la Réforme, ne s'administrent pas toujours à la protestante, beaucoup d'hommes de la dernière lie du peuple font professions de révoltés contre leurs institutions nationales. Ces sortes de factions, en quelque lieu qu'elles se forment, nous tiennent pour leurs complices et pour leurs docteurs naturels, autant que pour leurs protecteurs éventuels. Elles pensent nous honorer en nous attribuant la première responsabilité de leurs crimes et de leurs folies. Elles nous promettent avec jactance leur gratitude et leur concours à l'occasion. Cette Sainte Alliance des Plèbes qui fonctionne depuis plus de cent ans en notre honneur, ne nous a jamais apporté d'autres profits que la réputation d'agitateurs perpétuels avec la défiance européenne qui en ressortait nécessairement. Les forts, les gouvernants, les seuls qui comptent à l'épreuve, s'écartèrent longtemps de nous comme de redoutables pestiférés ou de malheureux impuissants.

Quant au triomphe de la canaille révolutionnaire qui nous acclama, il tarda, et, quand il advint, ne nous apporta que l'oubli, la négligence et bientôt le mépris ouvert de nos anciens amis. Devenus puissant à leur tour, ils ne recherchent que l'amitié des puissants, dont nous ne sommes plus. Telle est l'histoire des relations de la France avec les insurgés une fois nantis. Cela se vit bien pendant la guerre de 14-18. Comme Bonaparte, Lénine, quand on l'eut mis à la tête de son pays, ne songea qu'à s'y maintenir en négociant son entente avec ceux qu'il jugeait les

maîtres du monde. Il nous laissa donc seuls et, dans l'intérêt de son peuple comme dans le sien propre, se mit au mieux qu'il put avec nos ennemis. Tel est le cinquième bienfait des idées révolutionnaires : l'anarchie qu'elles sèment vaut aux Français l'inimitié du genre humain.

Cela était inscrit dans la formule même des principes nouveaux. Il était même si facile de les prévoir que, au nom de Lénine près, toute la page qui précède se retrouverait telle quelle dans un petit écrit d'il y a vingt-trois ans [9]. Mais, qu'est-ce que ce pauvre quart de siècle de nos prévisions auprès des anticipations magnifiques des plus sages contemporains de la Constituante ou de Napoléon ! Aucun effet n'était apparu et, sur le simple aspect des causes, sur le visage de principes invoqués, notre chaos d'épreuves et de ruines fut pressenti ou même défini. Ces principes étaient jugés faux en eux-mêmes, insensés dans leur application légale, leurs pernicieuses conséquences pratiques étaient annoncées clairement. L'esprit pur avait vu, il avait réagi. Avant et non après l'expérience, la raison s'était révoltée : *a priori*. Nous avons remonté par induction à la cause historique de nos malheurs, mais les calculateurs politiques qui avaient vu naître cette cause en avaient déduit la chaîne concrète de ces malheurs. Une si honorable vérité de fait doit être rappelée avec instance et fierté. Ce n'est pas parce que la Révolution a prétendu au sceptre de la raison que la contre-révolution devrait le lui céder pour se confiner dans une vérification *a posteriori* qui ne prophétiserait que le passé. Le Play et d'autres ont pu s'en tenir là : notre empirisme organisateur se souvient de Comte qui ne craignit pas de philosopher avec toute l'âme et utilisa sagement toutes les forces de l'esprit.

L'animal à deux pieds sans plume a toujours raisonné de politique et de morale sociale. S'il n'en a pas toujours raisonné justement, c'est que les caractères d'historien critique et de logicien ne sont pas toujours réunis. Or, dans ces sortes de recherches, le logicien a besoin de l'historien critique pour se procurer les vues générales exactes qui servent de majeure à ses raisonnements. Mais quand il les a, s'il les traite et les conduit bien, il se prévaloir d'un degré de clarté et de certitude qui manquerait en d'autres sciences. La Physique et la Chimie étudient leur objet sans le pénétrer. Elles enregistrent des liaisons constantes, mais sont réduites à en conjecturer les raisons. Tout autant que les autres sciences d'observation, la Politique tirée de l'Histoire critique prend note de semblables retour de phénomènes pour en tirer avec certitude ses lois. Ainsi, le terme Démocratie apparu, l'histoire universelle voit accourir le terme Centralisation. C'est le fait, c'est la loi. Mais la cause ? Eh bien ! La Politique la voit, la sait, la dit. Parce qu'elle est dans l'Histoire, parce qu'elle est dans l'Homme, la Politique dit ce qui rend raison du couple centralisation-démocratie, obstinément formé par la course des choses : une expérience profonde et intime lui a montré au plus secret du cœur humain, comment la réaction des passions et des intérêts dans un parti gouvernant, où qu'il soit, pourvu qu'il veuille être réélu, oblige l'État démocrate à surveiller, à renouveler, à fortifier dans cesse l'adhésion de ses électeurs, donc à les tenir par un étroit réseau, de plus en plus centralisé, de fonctionnaires ou de sycophantes. La psychologie de l'homme apporte ainsi une explication rationnelle qui échappe à l'éprouvette et à la cornue : *la génératrice est produite !* Mais, une fois saisie cette cause latente des effets apparents, la prévision peut se construire et la déduction s'amorcer

Sans doute qu'à ce point le raisonnement théorique comporte une aventure à courir. Lorsqu'il parlait d'une méthode de hautes mathématiques, Leibnitz l'appelait gravement « *aveugle ou symbolique* ». Toute logique, usant de symboles abstraits, participe des ténèbres de l'aveuglement algébrique. L'esprit y suit un mécanisme plus qu'il ne le conduit Heureux si la machine joue bien ! Et heureux si nulle série de signes, si nul signe ne sont confondus avec leurs voisins ! A certaine distance du plancher de l'évidence immédiate, il faut faire acte de foi dans l'habile instinct de l'opérateur. Toutefois, lorsque ce logicien a le sens des choses, il sait reprendre leur contact de temps à autre, soit en les observant, soit en feuilletant la merveilleuse collection d'expériences concrètes que l'Histoire critique lui permet d'interroger, et cela fait comme un rayon de jour vivant qui éclaire le tunnel de ses déductions. Certes, il irait moins bien s'il interdisait ce libre essor à la dialectique rationnelle, mais il irait moins sûrement s'il ne multipliait l'occasion d'en vérifier les produits.

« Voilà, ô Phèdre, ce dont je suis amoureux : de divisions et de synthèses grâce auxquelles je puis être capable de

parler et de penser [10]. » L'usage alternatif de procédés si divers et si délicats charme en effet l'esprit du sage. Reste à savoir s'il est incapable d'irriter l'esprit de l'électeur souverain. Celui-ci a peine à penser que les problèmes de sa direction soient si compliqués ! Je n'oublierai jamais quelle étrange et confuse colère roula dans le regard d'un de mes camarades de jeunesse, excellent homme, poète de très grand talent, démocrate dans l'âme et autodidacte fieffé, le jour où je lui fis hommage de mes Trois idées politiques : mes maximes, contraires aux lieux communs des orateurs, les unes tirées d'Edgard Poe, les autres d'Auguste Comte ou d'Anaxagore, l'avaient d'abord pétrifié, puis exaspéré.

- Bien vraiment ? Me dit-il. Vous croyez qu'il faut penser à tout cela pour s'y connaître en politique ?

Sa langue, son métier qu'il possédait à fond, étaient le fruit d'une longue et ardente étude, il ne rêvait aucunement d'avoir trouvé toute sa poésie dans son cœur : nul romantisme à cet égard ! Ni Rousseau ni Hugo ne lui avaient fait croire que l'inspiration dût lui suffire. mais il croyait à la vertu de l'improvisation politique, lui qui en art pensait comme Chénier et Racine, comme Dante et Mistral. Je le sentais haïr l'élan qui me portait à éprouver par la réflexion et l'histoire les idées proposées pour la conduite du peuple français. Il répétait :

- Non, croyez-vous qu'il faille penser à tout cela ?

J'ai eu le malheur de le croire, sans avoir le bonheur de persuader ni mon ami ni notre peuple. Devant la ceinture de tombes qui borde la frontière sans la protéger, devant ces factions que l'Argentier manoeuvre au profit d'Étrangers, nos ennemis ou nos rivaux, la tristesse de la prévision dissipée en vain oblitère la joie des évidences confirmées. Cependant les esprits, parfois inattentifs, m'ont rarement été hostiles. Ils ne m'en ont pas voulu de mes conclusions. Elles ne présentaient d'ailleurs rien d'offensant pour leurs habitudes, car enfin je ne proposais de sacrifier que le mythe d'une souveraineté politique dont personne ne se soucie. L'ami dont je viens de redire l'amère et ombrageuse interrogation ne cédait point à la volonté de défendre la liberté de son esprit ou de sa vie contre ma tyrannie ou celle d'une autre. Ni à lui ni à personne, le régime démocratique ne donnait plus aucune sensation spécifique de liberté. Placé comme il l'était, mon ami devait obéir au sergent de ville, au percepteur, au bureau de recrutement. Que ce fût par la loi d'un roi ou par celle d'une assemblée à l'élection de laquelle il n'avait qu'une part infime ou nulle, l'obéissance due ne variait pas : même, la somme des incommodités ressenties devait être supérieure à celle qu'avait pu éprouver son arrière-grand-père, artisan provençal assis sur de bonnes coutumes, armé de franchises consacrées par les moeurs... Mais le bien qu'il protégeait contre moi était d'un autre ordre. Il m'en voulait de savoir ce qu'il ignorait avec délices et de prétendre l'en instruire, par-dessus le marché ! Il m'opposait un libre volonté de ne pas voir, une liberté de ne rien savoir.

Ce point de vue met assez plaisamment d'accord les partisans de l'induction en politique avec ceux de la déduction : mon démocrate de voulait de l'une ni de l'autre. Je m'étonnai de son état d'esprit. La vie m'a fait voir qu'il est fréquent et même qu'il s'accroît et qu'il s'aggrave. Rien de plus naturel au bonhomme Démos, c'est-à-dire à vous et à moi, quand on nous tire de notre affaire ou de notre plaisir ! Oui, c'est à cette sorte d'incuriosité hermétique, voluptueuse, et facilement irritable, qu'aboutit, dans la multitude profonde, ce régime de démocratie lettrée qu'enivrèrent à son départ toutes les tentations de la connaissance. Ce qui formait, il y a dix ans, le « parti de l'intelligence » en Russie, vient d'y massacrer, de son propre aveu, trois cent cinquante mille deux cent cinquante intellectuels. Ni les intérêts de la Révolution ne sont intellectuels, ni les intérêts de l'Intelligence ne sont révolutionnaires. La Russie s'est trompée deux fois. Le désir de savoir, quand il est sincère, nécessite les acquêts de la tradition (pour ne pas piétiner) et le maintien de l'ordre (afin de durer). Cela est sensible par la confession de bien des jeunes gens : l'ambition de savoir, ressentie avec force, logique, esprit pratique, les a conduits à la philosophie de la royauté.

Cette autorité vivante et sage, dont tout dépend, il reste à la reconstituer. Elle absente, le goût d'ignorer prévaudra. Sans son autorité, les arts, les lettres, les sciences seraient entraînés sur la même pente déclinive que leurs génératrices illustres : la nation, l'État, la société, le capital de la Civilisation générale. Déjà, la décadence de toutes

ces humanités montre que l'avenir, l'avenir de l'intelligence française et celui de l'esprit occidental tout entier s'assombrit encore. Il ne faut pas dissimuler que l'on court le risque de voir ainsi s'éteindre l'homme même, l'homme politique et l'homme raisonnable, l'homme artiste et l'homme chanteur. Qui prolonge la double courbe romantique et révolutionnaire ouvre à l'Esprit une ample liberté de mourir.

[1] Guizot, *Histoire générale de la civilisation en Europe*, deuxième leçon.

[2] Expression de Jaurès.

[3] Expression de Fichte.

[4] *Essai de littérature anglaise*

[5] Un autre écrivain de la grande race lyrique dit : « Soit que la parole retienne sa liberté naturelle dans l'étendue de la prose, soit que, resserrée dans la mesure du vers, et *plus libre encore d'une autre sorte*, elle prenne un vol plus hardi dans la poésie... » Bossuet : *Discours de réception à l'Académie française*.

[6] Ces réflexions étaient écrites et composée, quand j'ai lu ces lignes de Barrès qui vont loin dans le même sens : « Chose étrange, au XIXe siècle, il est plus aisé de citer des noms immortels que des oeuvres qui ne périront pas, plus aisé de dénombrer les génies que les chefs-d'oeuvre ». C'est que la liberté romantique, si elle était favorable aux aises de l'artiste, ne consultait pas l'intérêt de l'oeuvre d'art.

[7] Expression du socialiste Lafargue.

[8] Cf. plus bas *Vingt-cinq ans de monarchisme*.

[9] *Revue de l'Action française*, 15 octobre 1899.

[10] Platon : *Phédon*, trad. Mario Meunier.